

Enseignement : y a-t-il une pédagogie chrétienne ?

Xavier Dufour (1), professeur de philosophie et de mathématiques à Sainte-Marie Lyon, un établissement catholique tenu par les Maristes, témoigne : il y a une pédagogie chrétienne qui ne sépare pas éducation, enseignement et évangélisation, et qui accompagne les jeunes avec espérance et bienveillance.

- Propos recueillis par Gilles Donada et Christel Juquois,
- le 01/12/2021



Comment définissez-vous le mot « pédagogie » ?

X. D. : Je dirais qu'il s'agit d'un accompagnement de l'enfant dans toutes ses dimensions, au sein d'une relation particulière qui est celle de l'enseignement. Beaucoup de professeurs aujourd'hui dissocient enseignement et éducation. Pour moi, au contraire, un enseignant est un éducateur, il éduque en enseignant, et non parallèlement à sa fonction. Quant à l'enseignant chrétien, il évangélise, explicitement ou non, là encore en enseignant. C'est dans l'acte même d'enseigner que quelque chose peut faire sens et ouvrir à la foi, à la question spirituelle, à la question de Dieu. Enseigner, éduquer, évangéliser, se fait en même temps, au même endroit et par la même personne. Confier l'enseignement à un professeur, l'éducation à un CPE et l'évangélisation à un catéchiste, c'est avoir une vision faussée de la pédagogie chrétienne.

Que veut dire « éduquer » ?

X. D. : C'est accompagner le déploiement de la liberté et de toutes les facultés humaines d'un enfant. Dans l'école, l'éducation doit être pensée à tous les niveaux, y compris dans l'animation du réfectoire ou dans la cour de récréation. Dans la salle de classe, toute discipline est éducative, parce qu'elle a ses exigences et sa méthode. On ne peut pas faire ou dire n'importe quoi en philosophie ou

en mathématiques. On pense souvent que l'éducation civique ou morale est à part. Mais inviter un élève à la rigueur dans un raisonnement mathématique, à la précision du vocabulaire ou bien sûr à ne pas tricher, c'est déjà donner une formation morale. D'autre part, pour l'enseignant, transmettre ne veut pas dire transvaser des connaissances. C'est la justesse et la qualité de la relation éducative (un accompagnement bienveillant et exigeant, qui prend en compte les qualités et difficultés des élèves) qui permet une transmission sereine. Cela montre bien que l'acte d'enseigner est intrinsèquement éducatif.

Comment évangéliser dans l'acte d'enseigner ?

X. D. : Cela, bien sûr, c'est le propre de l'enseignant chrétien. Évidemment, il ne s'agit pas de glisser des phrases de l'Évangile en cours de français ou de mathématiques. Mais un chrétien vit de manière particulière le rapport à la connaissance. Quel est le but des apprentissages scolaires ? Se constituer un bon dossier scolaire pour conquérir les meilleures places dans le système ? Avoir une tête bien faite, acquérir de la culture ? Pour un chrétien, la finalité de la connaissance est d'ouvrir des brèches pour rejoindre un Dieu qui est au-delà de toute connaissance, mais qui donne sens à toute chose. Au fond, la finalité de la connaissance, c'est l'amour de Dieu. Bossuet disait : « *Maudite est la connaissance qui ne tourne pas à aimer.* » Un enseignement, de physique, de littérature, peut fermer l'intelligence au surnaturel, aux questions essentielles, à la vie spirituelle, ou au contraire l'ouvrir à ces questions.

Pouvez-vous donner des exemples concrets ?

X. D. : Un enseignement de mathématique ou de physique peut donner l'impression que les choses s'ordonnent de façon froidement mécanique, selon des lois aveugles. Mais ce qui est à la source du questionnement scientifique, c'est toujours une forme d'émerveillement devant le monde, devant sa complexité, et devant le fait qu'il est intelligible. Pour expliquer cela à mes élèves, je m'appuie sur de grands penseurs comme Newton ou Einstein, qui ont de très belles paroles à ce sujet. Einstein disait que « *l'émotion mystique est la semence de toute science véritable* ». L'intelligence est mise en route par l'étonnement et par l'émerveillement, et on peut le faire sentir dans sa manière d'enseigner.

C'est un préalable que vous formulez en début de cours, ou c'est un état d'esprit que vous égrenez de cours en cours ?

X. D. : Même s'il ne le formule pas, un enseignant peut, par son enthousiasme, manifester qu'il est animé par cette soif de connaissance et de vérité toujours en mouvement, qu'il faut articuler avec une autre attitude : l'humilité devant la grandeur des choses et la profondeur et le mystère des choses. Newton comme Einstein savaient que les découvertes de la science ne font qu'approfondir quelques éléments d'une réalité bien plus riche. Un vrai enseignement scientifique est capable de manifester les limites de la vision scientifique du monde. Celle-ci n'exclut ni le regard de l'artiste sur la beauté du monde, ni celui du philosophe qui s'interroge sur son existence, ni celui du théologien qui en cherche le sens et la finalité. Les disciplines scolaires sont souvent marquées par l'idée positiviste que chaque science pourrait s'ériger comme un regard complet et suffisant sur le monde, alors qu'il y a une multitude de regards qui peuvent entrer en résonance. Il est important qu'un enfant sente que les voies ne sont pas fermées les unes aux autres. Sinon, les disciplines deviennent des discours parallèles, aut centrés et vides de sens.

Vous êtes également investi dans les cours de culture religieuse de votre établissement. Comment faites-vous la distinction entre catéchèse et culture religieuse ?

X. D. : En 2009, l'école catholique a publié un rapport pour promouvoir les différentes portes d'entrée du religieux à l'école. Les quatre portes proposées sont les suivantes :

– Le fait religieux enseigné dans différentes disciplines, dans l'esprit de ce que demandait le rapport Debray (2002) pour l'école publique.

– La culture religieuse sous forme de cours spécifique (propre à l'enseignement catholique) : on offre une connaissance, à la fois empathique et distanciée, on ne demande pas l'adhésion de l'élève. Si l'on privilégie la culture biblique et chrétienne, c'est dans un esprit de dialogue loyal avec les autres religions, l'athéisme, la science... D'un établissement à l'autre, la fréquence et la durée du cours est très variable. Certains ne l'assurent pas du tout, d'autres, comme à Sainte-Marie Lyon, le proposent systématiquement une fois par semaine.

– La première annonce de la foi : c'est une proposition ponctuelle, qui peut être liée par exemple à une fête religieuse, ou au témoignage d'une personnalité qui viendrait dans l'établissement, ou à un événement douloureux. Bref, un témoignage de vie chrétienne, de manière ponctuelle, pour tous les élèves. Là encore, on ne leur demande pas une adhésion.

– Dernière porte d'entrée, la catéchèse à proprement parler, qui suppose un engagement de l'élève, même modeste. Elle n'est pas obligatoire, mais elle est proposée le plus largement possible. Elle implique des temps de prière, la préparation d'un sacrement, etc. dans lesquels l'élève est plus ou moins volontaire.

Comment vous êtes-vous approprié ces quatre portes d'entrée ?

X. D. : Elles permettent à chaque enseignant de s'y engager selon sa personnalité et ses charismes propres. Certains de mes collègues assurent par exemple le cours de culture religieuse, dont la dimension intellectuelle leur convient. Mais ils ne se lanceront pas dans la catéchèse, même s'ils sont chrétiens, parce qu'ils auront l'impression de trop révéler d'eux-mêmes. D'autres se sentiront davantage aptes à accompagner un groupe de confirmation, par exemple. Personnellement, je suis un peu tout terrain. Quand je suis arrivé dans mon établissement il y a 33 ans, je me suis engagé dans la culture religieuse, parce que l'intelligence de la foi me semblait indispensable pour ouvrir la culture générale à une dimension spirituelle. Mais j'ai aussi accompagné des groupes de catéchèse, pour préparer à la confirmation ou pour aller aux JMJ ou à Taizé. Mon établissement propose aussi une vie sacramentelle, avec la célébration de l'eucharistie, ou des temps de prière, auxquels je m'associe parce que cela me nourrit vraiment.

Comment vos élèves réagissent-ils quand ils vous voient participer à ces activités, hors des cours que vous assurez ?

X. D. : D'abord, je ne suis pas le seul professeur concerné, puisque le cours de culture religieuse est donné dans toutes les classes, par un professeur de la classe. Pour les terminales, j'accompagne chaque année une retraite facultative sur le temps scolaire à l'abbaye d'Aiguebelle. Les élèves savent que je suis un chrétien engagé. Avec certains, cela crée des liens d'amitié spirituelle, et d'anciens élèves sont même devenus des amis. Mais d'autres s'interrogent. La maman d'un élève m'a un jour rapporté que son fils lui avait dit : « *Je ne comprends pas que quelqu'un d'aussi*

intelligent que M. Dufour puisse être croyant. » ! S'afficher comme chrétien est assez exigeant, car le risque du contre-témoignage est bien plus grand : ce n'est pas parce qu'on est chrétien qu'on est un meilleur professeur ou qu'on sera nécessairement plus attentif aux jeunes. Certains enseignants dissocient leur vie professionnelle et leur vie spirituelle. Mais les métiers comme l'éducation ou le soin sont des lieux où tout peut s'articuler. Et quand tout s'articule, cela ne donne pas des clés pour réussir, mais une vraie lumière, une profonde espérance...

Depuis trente ans que vous enseignez, les élèves ont-ils évolué dans leurs attentes, leurs manières de faire ?

X. D. : Les élèves de mon établissement viennent plutôt de milieux favorisés, mais je constate une fragilisation du consensus social. Quand j'ai débuté en 1988, le chômage inquiétait moins qu'aujourd'hui, on pensait encore que les études ouvraient à la réussite sociale. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas et, autre point important, la famille est fragilisée. La génération des enfants d'aujourd'hui est beaucoup plus inquiète. Inquiétude au sujet de leurs études, parfois excessive. Inquiétude plus diffuse aussi, et plus profonde, par rapport à la possibilité d'être heureux dans un climat catastrophiste omniprésent. Nous devons les apaiser et leur apporter de l'espérance. On sent ces jeunes très en attente d'adultes pacifiés, qui leur donnent le cadre qui manque à beaucoup, mais qui leur font confiance.

Que voulez-vous dire par « pacifiés » ?

X. D. : Cela passe par beaucoup de choses. On peut démarrer l'année, surtout en terminale, l'année de l'orientation, en installant un climat de stress sur la charge de travail et sur l'idée que les places seront chères. C'est un schéma qui fonctionne très bien : on fabrique de l'inquiétude, de la rivalité, certains parents sont contents que l'on relaye leur propre discours très anxieux... En réalité, on formate des arrivistes, on stérilise les cœurs, et on en décourage beaucoup. On peut promouvoir une autre éducation en disant aux élèves qu'ils ont des capacités, et que ce qui compte est ce qu'ils en feront. Les emploieront-ils à être les meilleurs partout et à écraser les autres, ou les mettront-ils au service de la société qui a besoin que l'on se soucie du bien commun ?

Mais vous devez bien tenir compte aussi de la scolarité et de ses échéances ?

X. D. : Dans mon établissement scolaire, réputé sérieux, les échéances, les étapes dans Parcoursup par exemple, sont rappelées, mais pas dans un climat de stress. Le discours que je tiens en début d'année aux terminales, et que je rappelle à chaque élève quand je le rencontre pour son orientation, est le suivant : la bonne orientation est celle que vous mûrissez intérieurement, et non à coup de brochures, de salons ou de forums. Il faut d'abord se connaître soi-même. La bonne orientation n'est pas celle qui est la mieux classée dans les magazines, mais celle qui vous correspond, et qui vous rendra heureux d'aller à l'école ou à la fac chaque matin. C'est un discours de raison, même s'il est à contre-courant. D'ailleurs, beaucoup changent d'orientation au bout de deux ans.

C'est un phénomène croissant ?

X. D. : Oui. Un bon nombre de ceux qui entrent en grande école, par exemple d'ingénieurs ou de commerce, même s'ils vont au bout du cursus, bifurquent après leurs études. Certains qui peinent à

trouver leur voie font une ou plusieurs années de césure, d'autres vont tenter des expériences autour de l'écologie, car leur inquiétude pour la planète est aussi très profonde. De nombreux jeunes ont du mal à entrer dans le monde professionnel. Certains changent régulièrement d'activité, sans chercher à s'enraciner quelque part. Ce qui m'inquiète un peu.

Pourquoi ?

X. D. : Parce qu'ils ne cherchent pas à donner le meilleur d'eux-mêmes là où ils sont. Ils veulent changer pour changer. Cette instabilité est un phénomène assez récent. Ils ne parviennent pas à être pleinement quelque part, parce qu'ils sont toujours en train de se mobiliser sur le projet suivant. La notion de césure s'est banalisée. Ils commencent un boulot avec l'idée que dans deux ou trois ans ils en feront un autre. On a dit de la génération Y (née dans les années 1980-1990 NDR) qu'elle refusait de se laisser happer par le travail, ce qui est une bonne chose. Mais pour certains aujourd'hui, il s'agit d'en faire le moins possible... Il faut pourtant leur souhaiter de trouver leur place, et les y aider.

Que vous inspire l'idée d'un Dieu pédagogue ?

Pour moi, la pédagogie divine se place sous les signes de la promesse, de la libération et de l'Alliance toujours renouée. Enseignant, je m'en inspire beaucoup. Pédagogie de la promesse d'abord : l'école ne doit pas être le lieu de la sélection sociale, mais le lieu qui promet à chaque enfant qu'on va l'accompagner le plus loin possible et qu'il pourra déployer des talents qui ne sont pas forcément ceux de son voisin. Pédagogie de la libération : il y a beaucoup de choses lourdes dans la vie des jeunes. L'école doit être un lieu de libération, où la parole reprend sa place, avec le silence, le questionnement, la mise à distance. Pédagogie de l'alliance et de l'accompagnement : le Dieu de la Bible voit son peuple trébucher mais le relève toujours et ne l'abandonne jamais. C'est ce que tout professeur devrait vivre : comprendre par exemple qu'un élève qui a triché n'est pas un tricheur ; mettre la faute à distance, même si on la sanctionne ; et penser la sanction comme un relèvement, une réparation. L'élève n'est pas assimilé à ce qu'il a fait, il peut repartir du bon pied.

Je m'inspire aussi beaucoup du dialogue de Jésus avec la Samaritaine (Jean 4, 1-42), qui met en scène une pédagogie permettant à cette femme d'accéder à son véritable désir. Par étapes successives, Jésus l'amène, à partir de son besoin d'eau, à découvrir que ce qu'elle attend profondément, c'est l'eau vive et le bonheur qu'il est venu lui offrir. La question du désir ou du non-désir de l'élève face à sa tâche d'écolier est une vraie question. On sent bien qu'à certains moments, argumenter ne sert à rien. Et que seuls un accompagnement et une confiance renouvelée permettront d'ouvrir quelque chose en lui. Comme pour la Samaritaine, toute pédagogie du désir passe par la rencontre et la relation avec quelqu'un.

(1) Auteur de *Enseignant et chrétien, une vocation* (Éditions de l'Emmanuel).